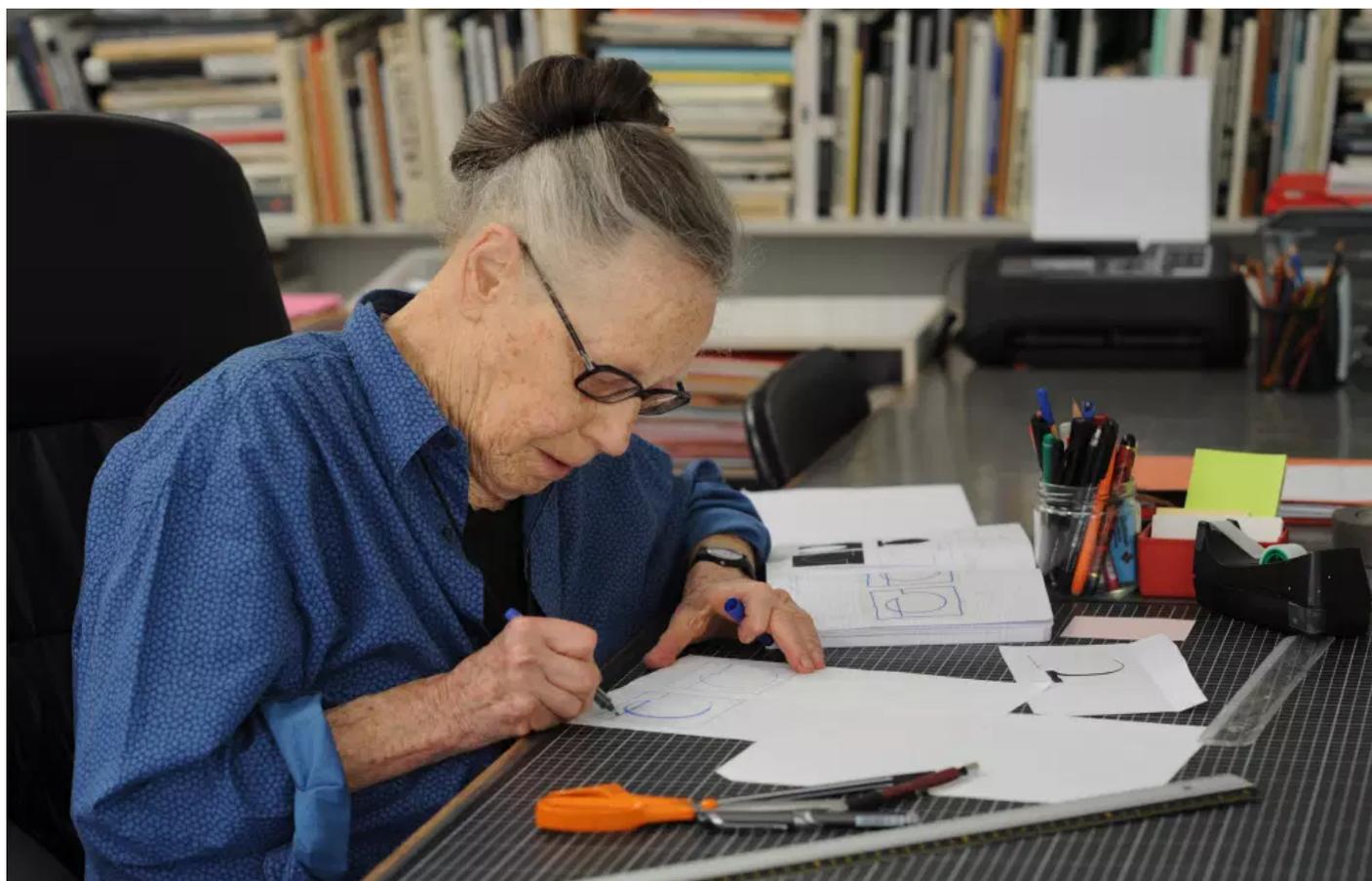


Sortir

Vera Molnar, la pionnière de l'art numérique exposée à Rennes et à Strasbourg

🕒 5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Publié le

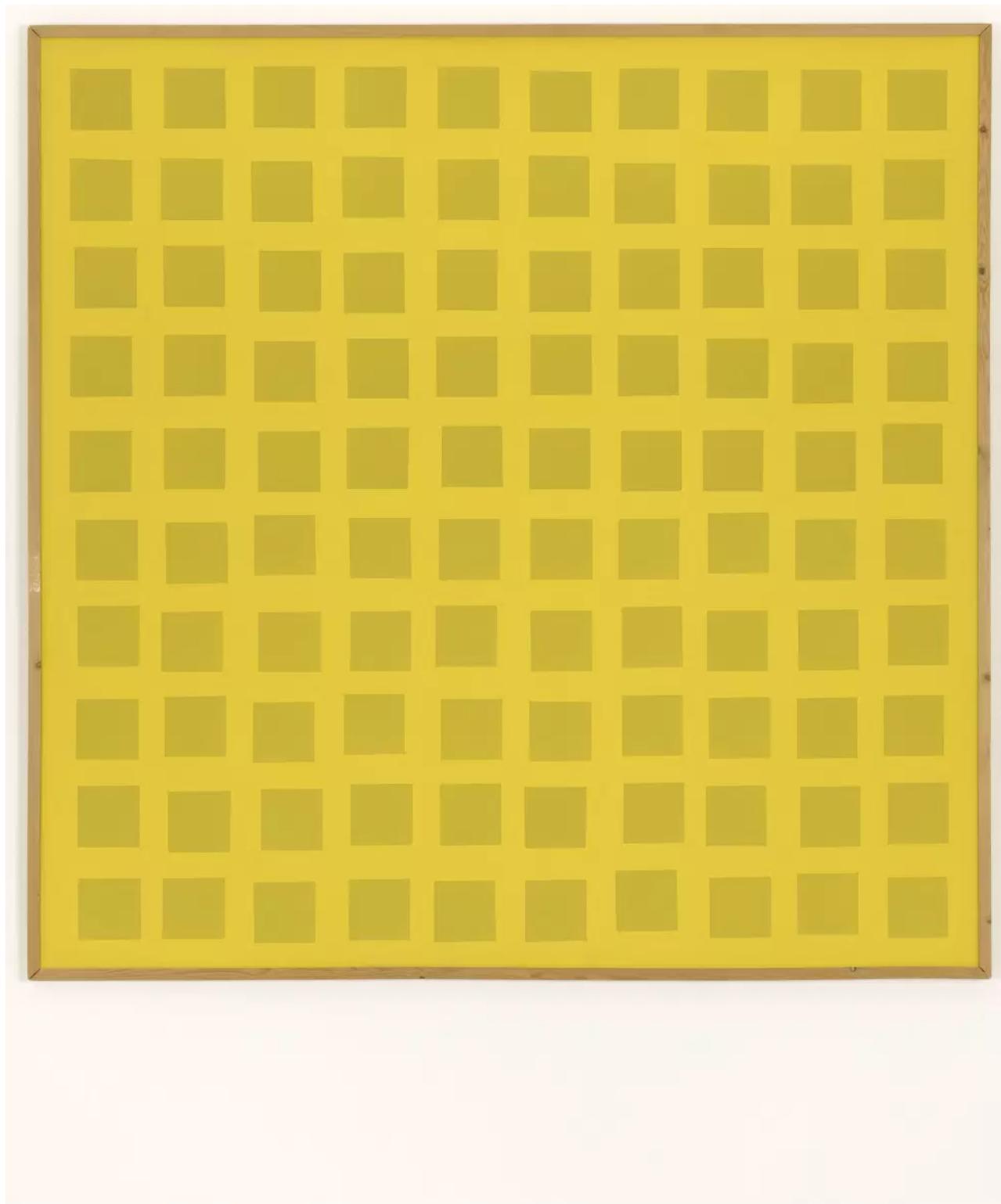


À l'avant-garde de la création sur ordinateur, l'artiste d'origine hongroise a inventé un art minimaliste basé sur des figures géométriques conçues numériquement et réalisées par imprimante. Trois expositions, deux à Rennes et une à Strasbourg, lui rendent hommage.

Tous les jours, Vera Molnar, 97 ans « *et trois quarts* », souligne-t-elle avec la précision mathématique qui la caractérise, s'attable à son petit bureau, face au jardin de la maison de retraite du 13^e arrondissement où elle vit depuis peu. « *Tous les matins, je dessine, j'ai toujours eu un contact avec le papier, le crayon, la gomme. La gomme c'est très important, on peut regretter, corriger, effacer.* » Comme en langage informatique, où il faut être rigoureux, sinon, « *la moindre virgule mal placée dans un programme peut entraîner des choses terribles* », se remémore en souriant la créatrice d'origine hongroise, accent roulant, visage lumineux et lunettes rondes ne palliant plus suffisamment sa vue déficiente. Ce qui ne l'empêche ni de lire – longtemps abonnée à Télérama, « *le seul à donner les programmes de France Culture* », dit-elle –, ni d'écrire ou de dessiner grâce à une loupe, ni de repérer que le chat de la maison de retraite, chouchou de l'ancienne pensionnaire de sa chambre, a encore squatté son lit.

“Les gens étaient outrés, ils me disaient que je déshumanisais l'art.”

Vera, comme l'appelle avec affection son galeriste, Florent Paumelle, fils d'Yvonne Paumelle, la première à lui offrir de la visibilité dans la galerie Oniris, à Rennes, en 1986, n'est connue du public que depuis une vingtaine d'années, et encore, d'un cercle d'amateurs d'art numérique. Figure majeure de la peinture française contemporaine et de l'abstraction géométrique, elle est la première artiste femme à avoir utilisé le codage informatique comme moyen de création, produisant des œuvres nées, au début de l'informatique dans les années 1960, d'une imprimante à bras, appelée « plotter », sur du papier en accordéon perforé ! « *Les gens étaient outrés, ils me disaient que je déshumanisais l'art.* » Jusqu'à l'âge de 70 ans, Vera Molnar s'est toujours soigneusement tenue en dehors des circuits de l'art contemporain. « *Je n'ai pratiquement jamais exposé, je considérais que ce que je faisais relevait de la recherche, de l'expérimentation, et non des objets pour enjoliver les appartements bourgeois.* » Depuis, ses œuvres figurent dans les collections nationales, à Grenoble, Rennes ou Paris, aux États-Unis et beaucoup en Allemagne, pays pionnier de l'art numérique.

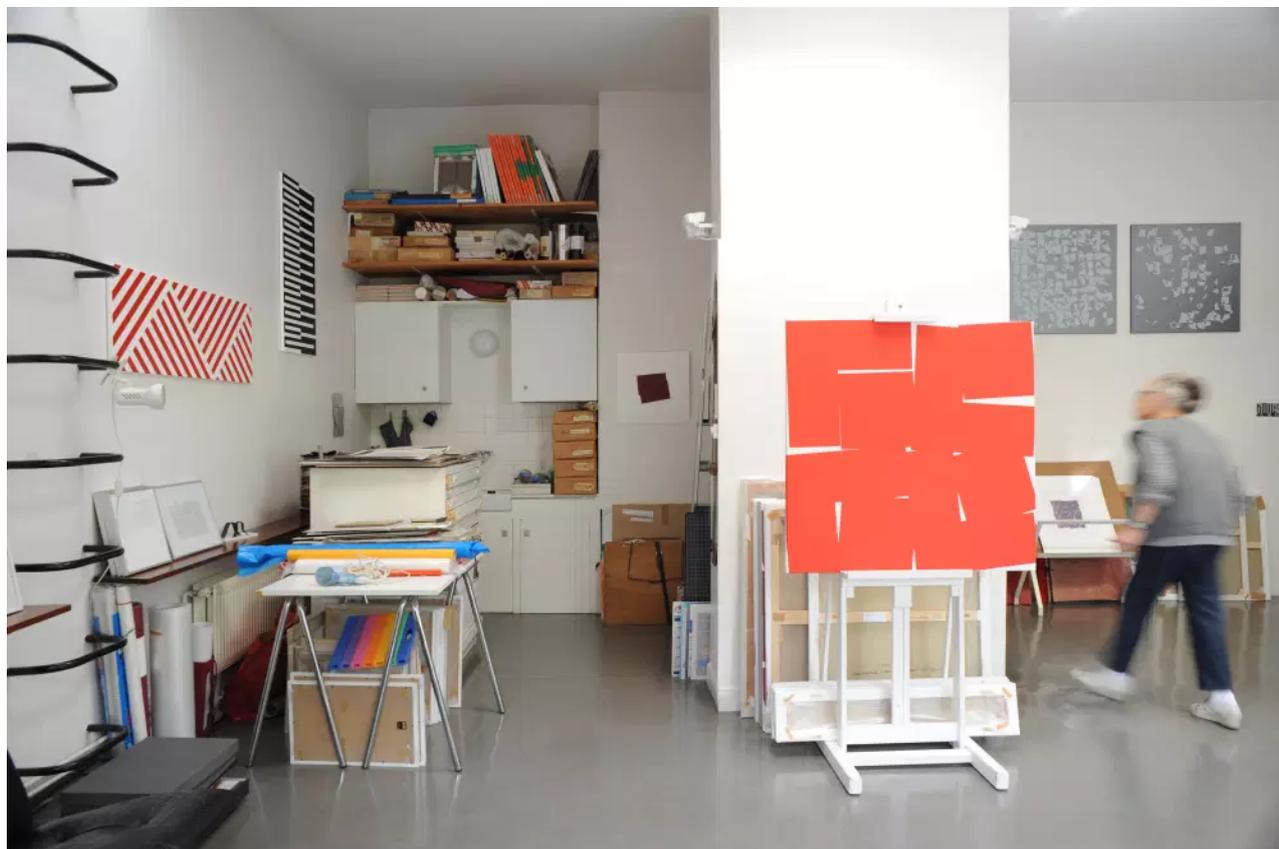


1

Trois expositions lui rendent hommage, dont une rétrospective à Rennes, au musée des Beaux-Arts et à la galerie Oniris, reprise donc par Florent Paumelle, lequel rend visite à sa protégée à Paris chaque semaine. On découvre dans ces manifestations complémentaires ce qui a habité Vera Molnar toute sa vie : traquer dans la création le moment rare où les choses se mettent à fonctionner autrement, loin du déjà-vu. Ceci grâce à un travail minutieux de recherche quasi scientifique, passant par l'usage systématique de séries, de reproductions et de variations à l'infini. « *À main levée, on fait quinze esquisses, à l'ordinateur, on peut en faire*

cinq cents et se dire que ça n'est pas encore ça. »

Enfant douée pour le dessin, Vera Molnar a commencé à faire de la peinture non figurative à l'école des beaux-arts de Budapest. « *C'est un bonheur qui ne dure pas longtemps, on peut tout faire et son contraire, mais très vite on se rend compte que si on peut tout faire, il n'y a plus d'art.* » Installée à Paris en 1947 avec son mari, François Molnar, artiste qui deviendra ingénieur, elle est attirée par la radicalité et le minimalisme, aimant l'œuvre de Fernand Léger mais lui préférant l'abstraction de Mondrian ou Malevitch. Au début des années 60, elle se lie avec des artistes expérimentaux, comme le Français François Morellet ou le Suisse Max Bill. Elle invente un ordinateur imaginaire – ils sont encore trop rares, trop chers –, une sorte de règle du jeu où elle s'impose des protocoles de dessin sur un mode binaire, s'astreignant à reproduire des formes simples, les transformant peu à peu en introduisant « 1% de désordre » qui la fascine, pour voir ce que cela engendre. Sur les ordinateurs, elle adoptera cette même pratique de l'aléatoire, ou « *random* », en anglais, mot qu'elle prononce avec gourmandise et qui continue de l'émerveiller. « *La notion d'aléatoire introduite par les algorithmes rajoute une couche de complexité, la machine elle-même apporte un plus à ce qu'on lui demande.* » Comme ces 9 *Quasi-carrés* (1985), visibles dans l'exposition, carrés démultipliés en différentes tailles et encastrés les uns dans les autres comme des poupées russes géométriques, qui se ressemblent mais ne s'assemblent jamais tout à fait car étant tous de plus en plus différents à chaque clonage.



En mai 1968, pendant que tous les chercheurs sont au quartier Saint-Michel dans les meetings

politiques, Vera Molnar convainc le directeur du centre de calcul de l'Université de Paris-1, installé à Orsay, de la laisser travailler sur les premiers ordinateurs, des modèles Bull énormes, occupants toute une salle. « *Il y avait un technicien qui s'ennuyait, une femme de ménage qui frottait un peu et une machine à café qui distribuait automatiquement. C'était formidable, j'ai appris beaucoup avec le technicien, devenu comme un partenaire de discussion, presque un psychanalyste.* » D'autant que l'université installe à cette époque des écrans de contrôle sur les machines, « *un gadget qui ne sert à rien et ne durera pas* », lui dit-on.

Vera Molnar a passé sa vie à travailler avec ces écrans de contrôle lui permettant de visualiser immédiatement sa recherche, laquelle pouvait être déclinée non seulement par l'ordinateur, mais aussi par sa main, sous forme de papiers découpés, dessins ou peintures, œuvres manuelles présentes tout au long de sa carrière. « *L'ordinateur aide, mais il ne fait pas les choses, il ne dessine pas ou n'invente pas.* » Sur la table de sa chambre-atelier, à Paris, elle montre un dessin croqué par ses soins, une forme sphérique surmontée d'un carré, ébauche d'une sculpture pour un jardin public. Elle ne le traduira pas en langage numérique – elle a arrêté depuis plusieurs années, dit-elle –, mais laisse le soin à son jeune assistant, en Allemagne, de le transposer pour elle. « *Tout ça par téléphone alors que je n'ai plus d'oreilles* », rit-elle.

À voir

« Vera Molnar. Pas froid aux yeux », jusqu'au 2 janvier, musée des Beaux-Arts de Rennes (35). Tél. : 02 23 62 17 45. Catalogue coéd. Eac./MBA Rennes/B. Chauveau/Oniris, 112 p., 19 €. www.mba.rennes.fr

Et aussi

« Vera Molnar. La ligne n'a pas de fin », jusqu'au 11 décembre, galerie Oniris, 38, rue d'Antrain, Rennes (35). Tél. : 02 99 36 46 06. www.oniris.art

« Vera Molnar, promenades aléatoires », du 27 novembre au 23 janvier, galerie Apollonia, Strasbourg (67). Tél. : 09 53 40 37 34. www.apollonia-art-exchanges

Partager



Contribuer

Contenus sponsorisés par Outbrain |